

**Ecole Pascal**

Seconde 2

Français / DST n°1/ X-2002

## **Les mécanismes du souvenir**

---

*Vous devez lire la totalité du dossier (textes et questions) avant de choisir le travail d'écriture. Les questions sont communes à tous les sujets: elles vous permettent d'approfondir la lecture des textes.*

**Documents** A - Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, 1927.

B - Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913.

C - Nathalie Sarraute, *Enfance*, 1983.

D - Nathalie Sarraute, *L'Ere du soupçon*, Préface, 1956.

### **Questions**

1. Quel est le point commun aux textes ci-dessous? De quel phénomène traitent-ils?

Classez ces textes selon qu'ils sont narratifs ou explicatifs. (2 points)

2. Expliquez brièvement quelles caractéristiques des phénomènes de mémoire ces différents textes mettent en valeur (2 points).

### **Écriture (au choix)**

*Sujet I : Commentaire*

Vous ferez le commentaire du texte de Nathalie Sarraute extrait d'*Enfance* (doc. C).

*Sujet II: Écriture d'invention*

« Une fois pourtant... tu te rappelles... » À la manière de Nathalie Sarraute, vous raconterez à deux voix l'émergence de l'un de vos souvenirs d'enfance. Votre récit doit prendre la forme d'un dialogue qui mettra en évidence les mécanismes d'émergence du souvenir en même temps qu'il en constituera le récit.

## Document A

---

En roulant les tristes pensées que je disais il y a un instant, j'étais entré dans la cour de l'hôtel de Guermantes, et dans ma distraction je n'avais pas vu une voiture qui s'avançait; au cri du wattman (1) je n'eus que le temps de me ranger vivement de côté, et je reculai assez pour buter malgré moi contre les pavés assez mal équarris derrière lesquels était une remise. Mais au moment où, me remettant d'aplomb, je posai mon pied sur un pavé qui était un peu moins élevé que le précédent, tout mon découragement s'évanouit devant la même félicité qu'à diverses époques de ma vie m'avaient donnée la vue d'arbres que j'avais cru reconnaître dans une promenade en voiture autour de Balbec, la vue des clochers de Martinville, la saveur d'une madeleine trempée dans une infusion, tant d'autres sensations dont j'ai parlé et que les dernières œuvres de Vinteuil (2) m'avaient paru synthétiser. Comme au moment où je goûtais la madeleine, toute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel étaient dissipés. Ceux qui m'assaillaient tout à l'heure au sujet de la réalité de mes dons littéraires, et même de la réalité de la littérature, se trouvaient levés comme par enchantement. Sans que j'eusse fait aucun raisonnement nouveau, trouvé aucun argument décisif, les difficultés, insolubles tout à l'heure, avaient perdu toute importance. Mais, cette fois, j'étais bien décidé à ne pas me résigner à ignorer pourquoi, comme je l'avais fait le jour où j'avais goûté d'une madeleine trempée dans une infusion. La félicité que je venais d'éprouver était bien en effet la même que celle que j'avais éprouvée en mangeant la madeleine et dont j'avais alors ajourné de rechercher les causes profondes. La différence, purement matérielle, était dans les images évoquées; un azur profond enivrait mes yeux, des impressions de fraîcheur, d'éblouissante lumière tournoyaient près de moi et, dans mon désir de les saisir, sans n'en plus bouger que quand je goûtais la saveur de la madeleine en tâchant de faire parvenir jusqu'à moi ce qu'elle me rappelait, je restais, quitte à faire rire la foule innombrable des wattmen, à tituber comme j'avais fait tout à l'heure, un pied sur le pavé plus élevé, l'autre pied sur le pavé plus bas. Chaque fois que je refaisais rien que matériellement ce même pas, il me restait inutile; mais si je réussissais, oubliant la matinée Guermantes, à retrouver ce que j'avais senti en posant ainsi mes pieds, de nouveau la vision éblouissante et indistincte me frôlait comme si elle m'avait dit : « Sassis-moi au passage si tu en as la force, et tâche à résoudre l'énigme de bonheur que je te propose... » Et presque tout de suite, je la reconnus, c'était Venise, dont mes efforts pour la décrire et les prétendus instantanés pris par ma mémoire ne m'avaient jamais rien dit, et que la sensation que j'avais ressentie jadis sur deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc m'avait rendue avec toutes les autres sensations jointes ce jour-là à cette sensation-là et qui étaient restées dans l'attente, à leur rang, d'où un brusque hasard les avait impérieusement fait sortir, dans la série des jours oubliés. De même le goût de la petite madeleine m'avait rappelé Combray. Mais pourquoi les images de Combray et de Venise m'avaient-elles, à l'un et à l'autre moment, donné une joie pareille à une certitude, et suffisante, sans autres preuves, à me rendre la mort indifférente?

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, 1927.

- 
1. Wattman: conducteur d'un tramway électrique.
  2. Vinteuil: personnage de musicien imaginé par Proust.

## Document B

---

Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet pour nous jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues, l'enchantedement est brisé. Délivrées par nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous.

Il en est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel) que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913.

---

## Document C

---

Je sentais se dégageant de Kolia, de ses joues arrondies, de ses yeux myopes, de ses mains potelées, une douceur, une bonhomie... J'aimais l'air d'admiration, presque d'adoration qu'il avait parfois quand il regardait maman, le regard bienveillant qu'il posait sur moi, son rire si facile à faire sourdre. Quand il voulait, dans une discussion avec maman, marquer son désaccord, il employait toujours, d'un ton gentiment impatient, ces mêmes mots: «Ah, laisse cela, s'il te plaît»... ou: « Ce n'est pas du tout ça, rien de pareil »... sans jamais de véritable mécontentement, l'ombre d'une agression. Je ne saisissais pas bien ce qu'ils disaient, je crois qu'ils parlaient le plus souvent d'écrivains, de livres... il m'arrivait d'en reconnaître certains qui figuraient dans mon « quatuor (1) » .

Ce qui passait entre Kolia et maman, ce courant chaud, ce rayonnement, j'en recevais, moi aussi, comme des ondes...

- Une fois pourtant... tu te rappelles...

- Mais c'est ce que j'ai senti longtemps après... tu sais bien que sur le moment...

- Oh, même sur le moment... et la preuve en est que ces mots sont restés en toi pour toujours, des mots entendus cette unique fois... un petit dicton...

- Maman et Kolia faisaient semblant de lutter, ils s'amusaient, et j'ai voulu participer, j'ai pris le parti de maman, j'ai passé mes bras autour d'elle comme pour la

défendre et elle m'a repoussée doucement... « Laisse donc... femme et mari sont un même parti... » Et je me suis écartée...

-Aussi vite que si elle t'avait repoussée violemment...

- Et pourtant sur le moment ce que j'ai ressenti était très léger... c'était comme le tintement d'un verre doucement cogné...

- Crois-tu vraiment?

- Il m'a semblé sur le moment que maman avait pensé que je voulais pour de bon la défendre, que je la croyais menacée, et elle a voulu me rassurer... Laisse... ne crains rien, il ne peut rien m'arriver... « Femme et mari sont un même parti. »

- Et c'est tout? Tu n'as rien senti d'autre? Mais regarde... maman et Kolia discutent, s'animent, ils font semblant de se battre, ils rient et tu t'approches, tu ensères de tes bras la jupe de ta mère et elle se dégage... « Laisse donc, femme et mari sont un même parti »... l'air un peu agacé...

- C'est vrai... je dérangeais leur jeu.

- Allons, fais un effort...

- Je venais m'immiscer... m'insérer là où il n'y avait pour moi aucune place.

- C'est bien, continue...

- J'étais un corps étranger... qui gênait...

- Oui: un corps étranger. Tu ne pouvais pas mieux dire. C'est cela que tu as senti alors et avec quelle force... Un corps étranger... Il faut que l'organisme où il s'est introduit tôt ou tard l'élimine...

-Non, cela, je ne l'ai pas pensé...

- Pas pensé, évidemment pas, je te l'accorde... c'est apparu, indistinct, irréel... un promontoire inconnu qui surgit un instant du brouillard... et de nouveau un épais brouillard le recouvre...

- Non, tu vas trop loin...

- Si. Je reste tout près, tu le sais bien.

Nathalie Sarraute, *Enfance*, 1983, Gallimard.

---

1. Allusion à un jeu de cartes de Nathalie Sarraute enfant.

## Document D

---

J'ai commencé à écrire *Tropismes* en 1932. Les textes qui composaient ce premier ouvrage étaient l'expression spontanée d'impressions très vives, et leur forme était aussi spontanée et naturelle que les impressions auxquelles elle donnait vie.

Je me suis aperçue en travaillant que ces impressions étaient produites par certains mouvements, certaines actions intérieures sur lesquelles mon attention s'était fixée depuis longtemps. En fait, me semble-t-il, depuis mon enfance.

Ce sont des mouvements indéfinissables, qui glissent très rapidement aux limites de notre conscience; ils sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est possible de définir. Ils me paraissaient et me paraissent encore constituer la source secrète de notre existence.

Comme, tandis que nous accomplissons ces mouvements, aucun mot -pas même les mots du monologue intérieur- ne les exprime, car ils se développent en nous et s'évanouissent avec une rapidité extrême, sans que nous percevions clairement ce qu'ils sont, produisant en nous des sensations souvent très intenses, mais brèves, il n'était possible de les communiquer au lecteur que par des images qui en donnent des équivalents et lui fassent éprouver des sensations analogues. Il fallait aussi décomposer ces mouvements et les faire se déployer dans la conscience du lecteur à la manière d'un film au ralenti. Le temps n'était plus celui de la vie réelle, mais celui d'un présent démesurément agrandi.

Leur déploiement constitue de véritables drames qui se dissimulent derrière les conversations les plus banales, les gestes les plus quotidiens. Ils débouchent à tout moment sur ces apparences qui à la fois les masquent et les révèlent.

Nathalie Sarraute, *L'Ère du soupçon*, Préface, 1956, Gallimard.

---